

rêter la continuation des découvertes. Toutefois ce fut pendant la durée du monopole que, pour la première fois, la ligne fut passée.

Vers cette époque mémorable, Jean II monta sur le trône. D'abord il rendit Lisbonne un port franc, et fit faire une nouvelle application de l'astronomie à la navigation. Ses soins se tournèrent ensuite vers l'Afrique, dont il s'était constamment occupé depuis son enfance. Il était instruit que, loin de s'étendre en largeur à l'occident, comme on l'avait toujours pensé, cette région se resserrait et se couvrait à l'est. Cette connaissance lui donna l'espoir qu'en ne s'écartant pas de la route tenue jusqu'alors, ses voiles atteindraient infailliblement les Indes orientales; et il fut confirmé dans son opinion par les agents qu'il avait envoyés par terre en Abyssinie.

Barthélemi Diaz, le plus grand homme de mer qu'eût alors le Portugal, fut choisi en 1486 pour vérifier le degré de vraisemblance que pouvaient avoir ces conjectures, et pour assurer, s'il était possible, à sa patrie les hautes destinées qu'elle croyait pouvoir se promettre. Cet infatigable navigateur parcourut neuf cent milles de côtes qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait visitées, et arriva enfin à ce fameux promontoire qui borne l'Afrique au sud. Son ambition était de le franchir. Des vents violens le repoussèrent avec une opiniâtreté que son audace, ses talens et sa persévérance ne purent vaincre. Il s'en éloigna

en l'appelant le Cap des Tempêtes, nom que son souverain, plus confiant que lui, changea en celui du Cap de Bonne-Espérance.

Jean ne devait pas avoir cependant la satisfaction de voir sa prophétie accomplie. Ce bonheur était réservé à Emmanuel. Héritier du génie et de l'activité de ses aïeux, ce prince choisit Vasco de Gama pour l'exécution d'une entreprise qui fixât l'attention de l'Europe entière. Le nouvel amiral mit à la voile le 9 avril 1497, avec trois navires. Quoique entrepris dans la saison la moins favorable, le voyage fut heureux: on doubla le fameux promontoire; on longea la côte orientale de l'Afrique; on relâcha à Mélinde, et l'on aborda enfin dans l'Indostan, après treize mois et treize jours d'une navigation traversée par plus de dangers qu'on ne pouvait dire.

L'Asie, dont l'Indostan forme une des plus riches parties, est un vaste continent qui, selon les observations des Russes, sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables, s'étend entre le quarante-troisième et le deux cent septième degré de longitude. Dans la direction d'un pôle à l'autre, elle s'étend depuis le soixante-dix-septième degré de latitude septentrionale jusqu'au dixième de latitude méridionale. La partie de ce grand continent comprise dans la zone tempérée, entre le trente-cinquième et le cinquantième degré de latitude, paraît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue, tant au nord qu'au midi, par deux

iv.
Arrivée des
Portugais aux
Indes.

v.
Description
géographique
de l'Asie.

l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entièrement tant qu'on ignorera les vues profondes de l'être tout-puissant qui créa l'univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée sans que sa gloire eût besoin de se manifester par ce grand ouvrage, et sans que sa félicité en exigeât l'existence, se déterminait-il à le produire dans le temps? Pourquoi sa sagesse y laissa-t-elle tant d'imperfections apparentes? Pourquoi sa bonté le peupla-t-elle d'êtres sensibles qui devaient souffrir sans l'avoir mérité? Pourquoi le méchant qu'il hait y prospère-t-il sous ses yeux, et le bon qu'il chérit y est-il accablé d'afflictions? Pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indistinctement l'innocent et le coupable? Jusqu'à ce que ces obscurités soient éclaircies, l'homme deviendra, selon que l'ordre des choses lui sera favorable ou nuisible, adorateur d'Oromaze ou d'Arima; car la douleur et le plaisir sont la source de tous les cultes, comme les sensations sont l'origine de toutes les idées.

vii.
Antiquités
de l'Indos-
tan.

En quel temps, comment et par qui l'Indostan fut-il d'abord peuplé? C'est une énigme qu'on n'a pas devinée, que jamais on ne devinera, à moins qu'un heureux hasard ne fasse découvrir quelques monumens authentiques qui ont jusqu'ici échappé aux recherches des meilleurs critiques, à la curiosité des voyageurs les plus avides d'instructions: cependant on ne peut s'empêcher de penser que cette région, tenant par une chaîne

de hautes montagnes au plateau le plus élevé du continent et le plus éloigné des invasions de la mer, dut être le pays où les hommes se rassemblèrent et se multiplièrent le plus promptement.

En général, ne peut-on pas assurer que le climat le plus favorable à notre espèce fut le plus anciennement peuplé? Un ciel doux, un sol fertile, ne dûrent-ils pas réunir les premiers habitans du globe? Si le genre humain a pu naître et s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature; si des sables brûlans et arides, des marais impraticables, des glaces éternelles ont reçu des habitans; si nous avons peuplé des déserts où il fallait se défendre contre les élémens et contre les bêtes féroces, avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses où l'homme, exempt de besoins, n'avait que des plaisirs à désirer; où, jouissant sans travail et sans inquiétude des meilleures productions et du plus beau spectacle de l'univers, il pouvait s'appeler à juste titre l'être par excellence et le roi de la nature? Telles étaient les rives du Gange et les belles campagnes de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, et fournissent une nourriture saine et rafraîchissante; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire, dans l'Inde elles partagent avec leur maître l'a-

grandes chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie mineure et des bords de la mer Noire jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine et de la Tartarie à l'orient. Ces deux chaînes sont liées entre elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du sud au nord. Elles se prolongent, tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes et de l'orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arrosent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense la terre n'est qu'un sable mobile qui est le jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du baromètre se joignent à tous ces phénomènes pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers temps, le nom de *petite Boukharie*.

C'est de l'espèce de ceinture qui environne cette vaste et ingrate région que partent des sources abondantes et fort multipliées qui coulent en différens sens. Ces fleuves, qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie des débris d'un terrain stérile, forment autant de barrières contre les mers qui pourraient gagner les côtes, et assu-

rent à ce continent une consistance, une durée que les autres ne sauraient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparaître plusieurs fois sous les eaux avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siècles, une seule a resté dans son sein. C'est la mer Caspienne, qui est visiblement le bassin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques physiciens ont soupçonné que cette mer communiquait avec l'Océan et la mer Noire par des voies souterraines, mais sans aucune preuve. On peut opposer à ces prétentions l'évaporation, qui suffit pour vider l'eau à mesure que les fleuves l'y voient, et la facilité avec laquelle les conduits souterrains auraient été obstrués par les vases et les sables que l'eau y aurait entraînés. C'est aussi pour cette raison que la mer Caspienne est salée, comme tous les lacs qui reçoivent les eaux des fleuves sans les verser au-dehors. Il paraît certain, par les observations du baromètre faites à Astracan, que sa surface est au-dessous du niveau des deux mers voisines; par conséquent elle n'est pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits souterrains que de communiquer avec elles par des débordemens superficiels.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes septentrionales de la Sibérie, les rend inaccessibles, si l'on en croit les Russes. On ne doit pas espérer,

disent-ils , de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi, qui sépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi ce passage une fois. Mais peut-être les Russes ne sont-ils pas assez sincères ou pas encore assez éclairés pour mériter une créance entière. Peut-être ne savent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils savent.

La mer des Indes, qui pèse et penche sur le midi de l'Asie, est séparée de la grande mer du sud par une chaîne de montagnes marines qui commencent à l'île de Madagascar, et, continuant jusqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds et les rochers dont cette étendue est parsemée, va rejoindre la terre de Diémen et de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe qui a considéré la terre en physicien, traçant la carte du monde sur cette hypothèse, veut que la mer comprise entre cette longue chaîne d'îles et les côtes méridionales de l'Asie soit divisée en trois grands bassins, dont la nature semble avoir circonscrit ou dessiné les limites.

Le premier, situé à l'occident, entre l'Arabie et la Perse, est terminé au midi par cette chaîne d'îles qui, depuis le cap Comorin et les Maldives, s'étend jusqu'à Madagascar. C'est ce bassin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuse sans cesse le golfe Persique et la mer Rouge. Le second bas-

sin forme le golfe de Bengale. Le troisième est le grand Archipel, qui contient les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines. C'est comme un massif qui joint l'Asie au continent austral, lequel soutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer et le grand Archipel est comme un nouveau bassin qui forme à l'orient une chaîne de montagnes marines qui se prolongent depuis les îles Mariannes jusqu'à celles du Japon. Après ces îles fameuses vient la chaîne des îles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la presqu'île de Kamtchatka; et cette chaîne renferme un cinquième bassin où se jette le fleuve Amour, dont l'embouchure, rendue impraticable par les bambous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guère de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paraître un hors-d'œuvre, étaient comme nécessaires pour diriger et fixer l'attention sur le plus riche et le plus beau continent de l'univers. Entrons-y par l'Indostan.

Quoique par le nom générique d'Indes orientales on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie et du royaume de Perse, l'Indostan n'est que le pays renfermé entre l'Indus et le Gange, deux fleuves célèbres qui vont se jeter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé du nord au midi par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le

vi.
Description
physique de
l'Indostan.

milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une singularité frappante, et peut-être unique, cette chaîne est une barrière que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver, c'est-à-dire la saison des beaux jours de celle des pluies : car on sait qu'il n'y a point d'hiver entre les tropiques. Mais par ce mot on entend aux Indes le temps de l'année où les nuages que le soleil pompe au sein de la mer sont poussés violemment par les vents contre les montagnes, s'y brisent et se résolvent en pluies, accompagnées de fréquens orages. De là se forment des torrens qui se précipitent, grossissent les rivières, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides, épaisses et profondes. Le jour même est obscurci des plus noires vapeurs. Mais, semblable à l'abîme qui couvait les germes du monde avant la création, cette saison nébuleuse est celle de la fécondité. C'est alors que les plantes et les fleurs ont le plus de sève et de fraîcheur ; c'est alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, sans doute, conserve mieux son caractère que l'hiver dans cette région du soleil. Le ciel, sans aucun nuage qui intercepte ses rayons, y présente l'aspect d'un airain embrasé. Cependant les vents de mer qui s'élèvent pendant le jour, et les vents de terre qui soufflent pendant

la nuit, y tempèrent l'ardeur de l'atmosphère par une alternative périodique. Mais les calmes qui régissent par intervalles étouffent ces douces haleines, et laissent souvent les habitans en proie à une sécheresse dévorante.

L'influence des deux saisons est encore plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de moussons sèche et pluvieuse. Tandis que le soleil, revenant sur ses pas, amène au printemps la saison des tempêtes et des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaisseaux voguer sans aucun risque sur une mer tranquille où les pilotes n'ont besoin ni de science ni de précaution. Mais l'automne, à son tour, changeant la face des élémens, fait passer le calme sur la côte occidentale, et les orages sur la mer orientale des Indes ; transporte la paix où était la guerre, et la guerre où était la paix. L'insulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'équateur, aux deux saisons de l'équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à sa droite et paisibles à sa gauche ; comme si l'auteur de la nature tournait tout à coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux et des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ses mains. Peut-être même est-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien et du mal semblent n'être séparés que par un rempart de montagnes, qu'est né le dogme des deux principes, dogme dont